

corps replié de celui qu'ils avaient mis tant de mois à retracer, un poids lourd et musclé vint l'écraser sur la table verte. C'était l'homme en noir qui cherchait à retirer l'épingle de la poupée. Alexis vint alors à la rescousse de son frère Janvier en tirant l'assistant du Maître de Magie par les jambes, et la bagarre s'engagea.

L'homme en noir, enragé, était difficile à contenir; les deux Gaspésiens, pourtant rompus à ce genre de bataille, furent rapidement bousculés par le balafré, Alexis allant même jusqu'à renverser le corps du Mage.

Voyant alors scintiller la longue épingle perçant la poupée blanche de bord en bord, il la retira du coton et se lança sur leur opposant dans un dernier soubresaut d'énergie. Puis ce dernier s'écrasa sur le sol, l'arme de sa fin scintillant entre ses omoplates. Ensuite, le long corps noir subit quelques saccades, se tordit un peu avant de se replier sur lui-même, et resta parfaitement immobile dans le silence, l'aiguille pointant vers le Maître de Magie.

Les deux frères, harassés, étaient écrasés sur le sol. Cette fois, ils venaient de tuer sans l'intervention de l'étrange! L'arme, échouée dans une tache de sang, brillait encore au centre de la pièce noire.

Soudain, une faible plainte émanant du Mage les fit se remettre sur pied. Ce fut Janvier qui songea à ce qui effaierait de leur front la marque des assassins! Empoignant, en effet, le Maître de Magie, ils allèrent étendre son corps plaintif parallèlement à celui de l'homme en noir. Et tandis que le Maître, dans un dernier souffle, murmurait: «Maintenant je vous reconnais», ils resserrèrent sa main sur l'aiguille, étouffant ainsi sa brillante meurtrière...

Puis ils s'en allèrent déambuler dans l'aube à la recherche d'un peu de répit... et d'un nouveau sens à donner à leur vie.

Peut-être allaient-ils faire une vraie sainte de la sainte?

La mappemonde venue du ciel

*André Carpentier: Rue Saint-Denis
(1978)*

*Tout a un commencement,
un milieu et une fin.*

ARISTOTE

Georges du Tarn était né à Millau, dans l'Aveyron, en 1896, et vivait au Québec depuis 1968 (alors qu'il était venu y rejoindre sa fille Isabelle, mariée à un Québécois des Cantons de l'Est), après avoir vécu trente ans en Chine. Maintenant, il vivait pauvrement, retiré sur un coin de terre du comté de Dorchester où il arrivait à faire pousser ses aubergines et faisait lui-même ses vins de pissenlit, de carotte, de betterave et de framboise.

Depuis quelques jours, Georges du Tarn gardait avec lui son petit-fils Eugène. Et ce matin-là, il amenait le petit Eugène quelque part au bout de la terre du «père La-Toux», son grincheux de voisin. Tous deux partaient à la chasse aux grenouilles et, en même temps, ils rempliraient leurs sacs de pissenlits. Bien sûr, s'ils rencontraient du lièvre ou de la perdrix, Georges du Tarn, comme à son habitude et indépendamment des saisons de chasse, tirerait juste.

Très exactement à ce même moment, à Montréal, Isabelle Brochu, née du Tarn et fille de Georges, traversait la rue Saint-Denis en courant, exactement à la hauteur du boulevard de Maisonneuve; tandis qu'à Verchères, Marcel Brochu, son mari, regardait, attendri, deux enfants de six ou sept ans mouiller leurs bottines dans le fleuve.

Toujours au même moment, à Millau, ville natale de Georges, Edmonde Pucci, née du Tarn et sœur de Georges,

portant lourdement son corps d'une jambe à l'autre, traversait péniblement le pont Lerouge, voyant défilier l'eau sous ses pas.

À Paris, Marceline Boutu, née du Tarn et fille de Georges, attendait son Edmond Boutu, place de l'Odéon. Edmond avait déjà vingt minutes de retard.

À Nancy, Martin du Tarn, petit-fils de Georges et fils de Raoul, traversait la place Stanislas en courant. Il avait deux CSR aux fesses...

À Strasbourg, Léontine Loehner, née du Tarn et fille de Georges, sortait du tabac de la rue de Rome avec les Gauloises bleues de son Gustav Loehner, employé au Gaz de Strasbourg.

Et à Pékin, Ye Kou-Wang, fille naturelle de Georges du Tarn, rédigeait un *ta-tsé-bao* en l'honneur de son conseil d'usine, dans une petite ruelle inaccessible aux touristes.

Il est difficile d'expliquer cela sans broncher, mais disons qu'à partir de ce moment Georges du Tarn et son petit-fils Eugène se retrouvèrent seuls au monde! C'est-à-dire qu'ils furent les seuls à connaître et à profiter simultanément de l'espace et du temps, car tout le reste de l'univers figea sur place.

Georges ne fut d'ailleurs pas sans le remarquer alors qu'ils se faufilaient entre les barbelés à vaches du «père La-Toux». Ce fut l'absence de vent, d'abord, qui l'étonna. Puis les arbres et les foins toujours penchés, comme si le vent soufflait encore. Et puis ce silence lourd et oppressant. Même Eugène, instinctivement, ressentit un certain malaise.

Ils n'eurent le temps, ni l'un ni l'autre, de partager leurs impressions. Devant eux, en effet, noire comme du tek et carrée comme un dé, lisse comme du marbre, une masse étrange était suspendue dans l'espace... approximativement à la hauteur d'un homme.

La chose ne bougeait pas et n'émettait rien. L'homme et l'enfant étaient sidérés. Ils demeurèrent immobiles quelques secondes, même si Georges eut, l'espace d'un instant, l'idée de courir au village alerter le maire et le chef de police. Mais

si, entre-temps, la masse allait s'envoler! De quoi aurait-il l'air? D'un de ces illuminés qui crient aux soupçonnés volantes à tout propos... Et puis, il n'était pas certain que ses vieilles jambes supporteraient un aller retour supplémentaire. Aussi décida-t-il de rester.

Alors, lentement, et comme à la chasse, il avança prudemment en direction de l'objet, calfeutrant ses pas et serrant précieusement l'enfant Eugène contre lui; l'enfant Eugène qui, se croyant au beau milieu d'un rêve de nuit chaude, calmait logiquement sa propre peur. Mais, à quelques pas de «la chose», Georges préféra continuer seul, et il laissa Eugène derrière lui.

À partir de ce moment, la marche devint étrangement plus difficile; n'ayant plus à protéger l'enfant de façon immédiate, aussi, il se trouvait moins confiant... plus vulnérable. Mais il n'eut pas le loisir de penser à cela bien longtemps.

À une distance de bras de la masse noire, il commença à en distinguer la texture: il pensa à une sorte de poussière ou de terre de l'espace en état de décomposition avancée. De la suite en forme de bloc!

Il ramassa soigneusement un bout de branche sèche, prenant bien soin de ne pas brusquer ses gestes; puis il porta nerveusement, quoique avec beaucoup de précautions, la branche en avant. Il toucha la masse en lâchant bêtement la branche! Était-ce la crainte de la contamination, de l'électrocution ou de l'émanation de forces atomiques? À moins que ce ne fût que la simple peur de l'inconnu? Lui-même ne le savait pas très bien.

Or, au même instant, plusieurs choses se passèrent.

D'abord la masse se répandit sur le sol, brûlant l'herbe et se convertit en poussière, mais une poussière peu commune!

Toujours au même moment, le reste du monde recommença à bouger, imperceptiblement, dans un ralenti extrême; de sorte que, d'ici la fin de ce conte, l'humanité n'aura bougé que le bout des orteils...

À moins que les agissements de Georges et d'Eugène n'aient été situés dans une dimension précipitée.

Georges du Tarn eut de nouveau l'idée de courir jusqu'au village, idée qu'il repoussa pour les mêmes raisons que précédemment. Quelques minutes passèrent sans que Georges ou son petit-fils n'esquissent le moindre geste... ou presque. Ils contemplaient, ébahis, cette mappemonde venue du ciel, sans trop remettre en question son origine. Elle s'écrasa sur le sol à quelques pas derrière l'enfant qui cria :

— Cela ressemble à une carte géographique!

La masse noire, en effet, maintenant désagrégée, reproduisait la carte du monde! Oui : la carte du monde. Enfin, celle de la terre, et pas de façon schématique! Avec tous ses détails!

Le vieil homme, alors, le fit approcher et convint qu'il s'agissait effectivement d'une carte géographique. Représentant son bout de bois, il se mit en frais de donner à l'enfant quelques détails sur le monde et sur lui-même.

Il survola d'abord la carte poussiéreuse sans y toucher et, comme l'enfant demandait où était Montréal, cette ville éloignée pour laquelle sa mère le quittait si souvent pendant de longs jours, le grand-père Georges appuya le bout de son bâton improvisé sur ce point dans le fleuve, ce point qui disparut soudainement de la carte! Comme si le très petit amas de poussière de l'espace avait pénétré le sol brûlé!

Exactement à cet instant, rue Saint-Denis, une longue fissure prit naissance près du pied gauche d'Isabelle Brochu, née du Tarn. Une fissure qui, en un rien de temps, engouffra rues, maisons et gens. Montréal disparut soudainement en s'enfonçant dans le fleuve, comme si une masse incontrôlable était venue écraser l'île entière, ou comme si on lui avait fait sauter les pieds, c'est-à-dire les fondements! Aussi, à Verchères, les deux enfants chaussés de bottines, Marcel Brochu et tant d'autres furent-ils entraînés dans le gouffre... Et à l'ouest, jusqu'à Saint-Zotique!

Après avoir laissé voguer quelques-uns de ses souvenirs à la surface de son cerveau, inconscient du malheur

infernale qu'il déployait sur le monde, Georges du Tarn pointa, de son bout de bois, le centre-sud de la France, sans toutefois appuyer, n'étant pas certain de toucher juste. Puis, l'espace d'un mot, il appuya froidement, du point où il croyait reconnaître Millau jusqu'à cet autre qu'il supposait être Paris.

— À l'âge de dix-neuf ans, je suis allé vivre à Paris avec ta grand-mère.

En réalité, il toucha Millau en son centre, frôla Saint-Flour et Clermont-Ferrand à l'ouest, Montluçon et Bourges à l'est et toucha juste Paris.

À ce même moment, à Millau, Edmonde Pucci, veuve de Renaldo Pucci et sœur de Georges, sentit poindre, derrière ses yeux et au creux de son estomac, un étrange étourdissement. Elle perdit connaissance avant que le pont Lerouge ne lui glisse sous les pieds.

À Paris, Marceline Boutu, née du Tarn, comprit soudainement la proximité de la fin totale, tout juste comme Edmond Boutu pointait le bout de son nez, qu'il avait d'ailleurs fort prononcé, à la sortie Saint-Germain de la station Odéon. Edmond, lui, n'eut pas le temps de comprendre, encore occupé à se dégager de la cohue.

Puis le trait de Georges du Tarn, trait qui faisait disparaître la matière poussiéreuse à mesure (empressons-nous de le répéter, car cela a de l'importance), le trait de Georges donc, bifurqua ferme sur Nancy et Strasbourg.

— Lorsque ta grand-mère mourut, à la naissance de ton oncle Raoul, en trente-sept, j'envoyai les enfants chez des parents de Nancy et Strasbourg...

Toujours au même instant, entre deux enjambées, sur la place Stanislas, Martin du Tarn, petit-fils de Georges, sentit une vague mais tenace oppression l'envahir. Il eut aussitôt l'idée de s'arrêter, mais n'en avait pas le temps. De même, à Strasbourg, Léontine Loehner, née du Tarn, voyait apparaître une étrange lueur au-dessus des bâtisses universitaires...

— Puis je partis pour Pékin, ici.

Le vieux Georges souleva sa branche légère et alla la

planter directement sur ce qu'il savait être Pékin.

Alors Ye Kou-Wang, enfant naturelle d'étranger, eut à peine le temps de croire que sa patrie et son peuple étaient victimes d'une attaque. Tout s'éteignit autour d'elle. Et en elle...

Après ce court mais convaincant exposé, l'enfant Eugène ne voyait plus son grand-père avec les mêmes yeux. Il sentait la bête aventurière dans cet homme aux traits durs, à la peau tannée et aux chevaux blancs épars. Et, sans doute pour conserver intacte cette impression de grandeur, et peut-être aussi seulement pour garder le contact verbal, le petit Eugène ajouta, sans trop réfléchir:

— Et ensuite?

— Ensuite... Eh bien! après plusieurs années à aimer ces gens, je suis venu ici, rejoindre ta mère qui venait de te donner naissance. Ici...

Et du même coup, il enfonça le bout de bois sur le Sainte-Sabine, comté de Dorchester, de la mappemonde kamikaze... Georges du Tarn n'eut pas le temps de comprendre la portée planétaire de son geste que déjà l'étrange mappemonde se précipitait et se confondait dans son propre gouffre. Et il n'y eut plus personne pour témoigner de la terre.

Quoique, cette mappemonde, justement...

La Cloche du Bi

[...] les grandes institutions financières ont prêté bien au-delà de leurs capacités. Le crédit a ses limites. Le doute s'empare des spéculateurs. Tous veulent vendre leurs parts avant qu'elles perdent de leur valeur. C'est la panique dans la Bourse de New York, puis dans toutes les autres bourses à travers le monde. Les compagnies ralentissent leur production faute de capital, puis faute de marché, les acheteurs ayant eu aussi perdu leur crédit. Les usines s'immobilisent, le chômage se généralise. Plus de travail, plus de production, plus de consommation. Le capitalisme a connu des récessions avant celle-ci mais jamais d'aussi graves. On l'appelle la Dépression de 1929 qui durera toutes les années trente.

LÉANDRE BERGERON

PETIT MANUEL D'HISTOIRE DU QUÉBEC

Mille neuf cent trente-deux. Montréal, comme le reste du monde, était au cœur d'une crise économique qui tuait un peu plus chaque jour.

Pendant que le *golden tramway* se faufilait à découvrir dans la circulation ronflante des grandes artères de Montréal, montrant la ville aux quelques touristes encore sur place ainsi qu'à la petite bourgeoisie locale; pendant que les tramways, les bicyclettes, les automobiles et les derniers chars à chevaux se disputaient l'espace des rues, sur les trottoirs un peu partout, devant les épiceries, les boucheries et les boulangeries, des hommes, des femmes et des enfants,

refusé d'échanger une partie de lui-même contre un peu d'un certain espoir...

Et jusqu'à sa démolition, plusieurs années plus tard, cette maison, qu'on appela désormais «la maison du Bi», car il l'avait bien mérité, resta parfaitement barricadée. Et personne n'y pénétra plus. Ni le vieux, ni la vieille, ni le ramancheur manchot... ni les enfants du quartier, ni robineux, ni pourfendeurs de fantômes ou chasseurs de démons...

Et aujourd'hui encore, il n'est pas rare, lorsque octobre arrive, que certaines gens plus ouvertes aux phénomènes fantastiques que d'autres et flânant rue Saint-Denis, n'entendent un fort coup de cloche, un coup unique, dans le vent froid du midi. La cloche du Bi.

Le Coffret de la Corriveau

À Francis T.

*Je souhaite une culture faisant l'école
buissonnière, le nez barbouillé de confi-
ture, les cheveux en broussaille, sans pli
de pantalon et cherchant à travers les
taillis de l'imaginaire le sentier du désir.*

HENRI LABORIT
ÉLOGE DE LA FUITE

C'était le premier jour de l'été. Il planait sur Montréal un soleil magnifique empreint d'insouciance, de désinvolture et de frivolité. D'aucuns étrennaient des petits souliers légers, d'autres des marinières ou des «bermudas» à frange; d'autres encore, des chapeaux à fleurs ou des verres fumés en plastique.

Depuis quelques jours déjà, on voyait aux pieds des grands édifices du centre ville, des secrétaires parées de couleurs estivales se faire bronzer le visage en faisant réfléchir les rayons du soleil à l'aide de minces réflecteurs d'aluminium qu'elles tenaient sous leur menton.

À l'ouest de la ville, la rue Crescent fourmillait de jeunes précieuses affriolantes et élégamment attifées, d'autres, savamment débraillées, d'autres encore innocemment guindées. Mais toutes assujetties à la mode dictatoriale et coûteuse des boutiques des environs. Tout autour d'elles, bien sûr, des dandys élancés, des jeunes loups affamés et prêts à tout, des intellectuels d'opérette...

À l'est, rue Saint-Denis, les multiples terrasses regorgeaient de tout ce qui s'agite dans cette société et qui peut porter le *jean*. Comme toute, sensiblement le même phénomène que rue Crescent, mais à la manière de l'est.

Mado Brisson et Benoît Simard habitaient le bas d'un duplex de la rue des Érables, un peu plus au nord-est de la ville, duplex que Benoît aurait bien aimé acheter n'eût été du caractère dépen­sier et foncièrement bohème, disait-il, de Mado. Tous deux enseignants, lui au collège du Vieux-Montréal, elle à Rosemont, ils avaient bien les moyens, pensait-il, d'accéder à la propriété. Mais Mado ne l'entendait pas de cette façon. Elle préférerait, disait-elle, vivre maintenant, en fonction de l'immédiat plutôt que d'un hypothétique futur ou d'une non moins hypothétique retraite.

Il faut dire également que Mado et Benoît, de toute évidence, étaient à la croisée des chemins. Au cours de ces derniers mois, d'ailleurs, ils s'étaient souvent posé la question à savoir s'ils devaient continuer à vivre ensemble. Chacun croyait que oui, à condition, bien sûr, que l'autre changeât sa façon de vivre!

Benoît lui reprochait de n'avoir aucun soin de la maison et de dilapider leurs revenus. «Ce n'est pas comme ça que nous allons arriver», lui disait-il. Et elle se demandait bien où il voulait en arriver.

Mado lui reprochait d'être trop sérieux et de manquer de fantaisie: «Tu as perdu toute faculté d'émerveillement», lui disait-elle. Et il se demandait bien de quoi on pouvait encore s'émerveiller en ce bas monde!

Oui vraiment, ils en étaient à la croisée des chemins. Mais, comme ils avaient pris l'habitude l'un de l'autre et qu'ils croyaient s'aimer, ils éprouvaient un profond besoin de se parler et, à défaut de savoir quoi se dire, d'être tout simplement ensemble.

Aussi, comme ils avaient tous deux congé, en ce magnifique après-midi, décidèrent-ils d'aller en ville, se promener, tout simplement, et jaser. Comme plusieurs de cette petite bourgeoisie montante, besogneuse et libérale, au sens

large du terme, ils avaient envie d'un mélange de soleil et d'asphalte, de vent chaud et de Martini. Les terrasses de la rue Saint-Denis étaient donc toutes désignées.

Comme ils aimaient à le faire souvent, ils avaient stationné la Honda en face du carré Saint-Louis, ce parc étrangement attachant, à la fois marqué par l'histoire de la bourgeoisie francophone du siècle dernier et par une jeunesse chevelue issue de la génération des cégeps, une jeunesse en même temps apeurée et révoltée, sérieuse et survoltée, limpide et mystérieuse. Une jeunesse à leur image, dans laquelle ils reconnaissaient leurs propres aspirations rabrouées et leurs déceptions. Puis ils s'étaient laissés descendre sur le flanc ouest de la rue Saint-Denis en direction des terrasses.

Là, entre la rue Ontario et le boulevard de Maisonneuve, dans de grands gestes nerveux, ils s'étaient lancés avec avidité dans la quête des biens nouveaux. Ils avaient d'abord mangé chez Jojo, tout près du soleil et du trottoir, des petits rognons à la crème qui ne furent pas sans leur rappeler leurs premiers dîners en tête-à-tête. Puis ils étaient allés acheter deux disques à l'Alternatif, un *Rêve du Diable* et un Gary Burton, et ensuite quelques bandes dessinées en solde à la Librairie encyclopédique. Enfin deux billets pour le spectacle de Louise Forestier qui aurait lieu dans quelques semaines au théâtre Saint-Denis. Tout cela exactement comme si la consommation de biens culturels pouvait à la fois servir d'exutoire et d'assurance-santé morale.

Finalement, selon leur habitude, ils allèrent s'asseoir à une table de la Galoche qui leur permettait, encore une fois, d'avoir les pieds près du trottoir et le soleil dans les yeux. Mais ils ne parlèrent pas, ce qui leur indiqua d'ailleurs qu'ils s'étaient déjà tout dit... ou presque. Chacun, inquiet, se demandait si ce silence, pour l'autre, équivalait à un reproche, à un constat d'échec ou, au contraire, à une sorte de confort moral. Plus encore, chacun se demandait ce que représentait pour lui-même ce silence de plus en plus oppressant.

Le temps passa ainsi, en de profondes méditations sur le

silence, alors que les bruits du bar et de la rue venaient s'entrechoquer exactement à la hauteur de leur table.

Ce n'est que vers cinq heures, au moment où les employés des bureaux viennent habituellement envahir les terrasses, qu'ils décidèrent de remonter lentement la rue Saint-Denis, par le côté est cette fois, comme il leur arrivait souvent de le faire.

Après quelques pas seulement, et peut-être uniquement dans le but inconscient de couvrir le bruit de la rue, Mado engagea la conversation. Elle sut tout de suite qu'elle venait de faire un faux pas, mais il était trop tard. Benoît s'était arrêté net et son visage était rouge... exactement de ce rouge écarlate qui avait toujours caractérisé ses colères les plus furieuses!

— Quoi, lui cria-t-il les dents serrées! Aller en Grèce cet été, alors qu'on n'a même pas les moyens d'aller chez ma sœur à Saint-Boniface!

Pendant qu'elle levait les yeux au ciel, il se lança dans une violente diatribe qui provoqua presque immédiatement un attroupement de curieux et de badauds assoiffés d'inso-lite et de spectaculaire. En trente secondes à peine, il lui prouva à la vue de tous qu'un tel voyage allait les mener directement à la ruine. Puis il passa de la logique aux sentiments, et aux menaces. Un tel geste de sa part et ce serait la séparation!

Alors, comme pour reprendre l'initiative du débat, à moins que ce ne fût de façon délibérée et préméditée, elle tourna radicalement les talons et alla se plonger dans la première vitrine de commerce à sa portée.

C'était une devanture des plus sobres, comme en ont souvent les commerces qui comptent sur une clientèle stable. Éloigné du trottoir et camouflé presque sous des escaliers extérieurs, il s'agissait de l'antre d'un petit antiquaire discret, identifié seulement par une enseigne de bois bordée de fer et une marque de commerce peinte en demi-cercle dans l'unique vitrine. Aux deux endroits, on pouvait y lire: «Le Chercheur de Trésor».

Voyant Mado se diriger vers la vitrine d'une boutique, Benoît sentit peser sur ses épaules le poids stupéfiant du destin; il retint sa respiration. Qu'allait-elle encore inventer?

Mado, de son côté, ne perdant pas contenance devant la foule de flâneurs, pensait qu'elle pourrait bien négocier un petit achat attrayant en retour d'un été au lac des Deux-Montagnes plutôt qu'en Grèce. Un petit achat, au hasard et sans autre signification que celle d'acheter, comme ce coffret, par exemple, posé là dans la vitrine: le coffret dit de la Corriveau. Et à un prix à faire oublier la Grèce: cent dollars seulement...

Benoît protesta avec énergie. Cette fois c'en était trop! Et comme il ne comprenait pas que Mado considérât cet achat comme un cadeau de consolation, une sorte de prime à la tolérance, il pensa que le temps était venu de lancer un ultimatum:

— Non, Mado. Non, non et non!

Mais elle entra quand même dans la boutique.

— Je te l'interdis. Si tu achètes ce coffret...

Il dut interrompre sa phrase. Mado était entrée et il était seul dehors.

L'homme qui accueillit Mado était plutôt petit et mince. Il avait le crâne dégarni et le nez en hameçon. Il portait fièrement une moustache fine garnie de quelques poils blancs et devait avoir entre quarante et quarante-cinq ans.

L'homme était aussi vêtu de façon très recherchée. À première vue, on eût plutôt dit un couturier ou un coiffeur. Fort maniéré, à la fois dans ses gestes et dans son langage, il dégageait une sorte de vibration intérieure émanant de l'étrange et de la magie. Il y avait quelque chose d'envoûtant en lui. Ses yeux derrière de petites lunettes rondes pesaient lourd dans la balance...

Mais le petit homme n'eut pas l'occasion de pousser bien loin la conversation, car Benoît, qui avait surveillé la scène quelques secondes à travers la vitrine, entra précipitamment et tenta une dernière fois de raisonner Mado.

— Mado, si tu achètes ce coffret, on ne pourra pas payer le loyer!

— Le loyer, Benoît, lui répondit-elle du tac au tac, on pourra toujours le payer le mois prochain, tandis que ce coffret, lui, dans un mois, il sera dans le salon de quelqu'un d'autre si je ne l'achète pas...

Ces quelques bribes de conversation saisies au vol furent suffisantes à l'homme derrière le comptoir pour comprendre toute la portée de l'entêtement de Mado à vouloir acheter ce coffret. Aussi pensa-t-il qu'il devait faire vite à la fois pour juger des qualités physiques de la jeune femme et pour opérer cette vente avant que Benoît ne réussisse à la raisonner.

Il l'examina donc rapidement de la tête aux pieds, jugeant d'un seul coup d'œil qu'elle était manifestement beaucoup plus belle et séduisante que la grande majorité de ses clientes.

Décidé à jouer le grand jeu, il sortit alors sa main froide et fluette de derrière le comptoir et saisit celle de Mado, comme on agrippe un beau livre coincé entre plusieurs autres...

Mado ne s'étonna pas vraiment de ce geste audacieux. De toute façon, se disait-elle, il n'y avait pas de coin assez sombre rue Saint-Denis pour lui faire avoir peur de ce nabot précieux. Et puis, inconsciemment peut-être, elle était prête à tout pour embêter Benoît. Le petit homme, toujours suave, se mit à lire dans les lignes de la main de celle qu'il considérait déjà comme sa prochaine prise!

Il lui parla de son sens de l'esthétique lié à une conscience poussée de ses racines, donc du patrimoine...

— Mademoiselle doit aimer les objets historiques... Benoît trouva la scène d'un si haut ridicule qu'il pensa, pour un instant, que Mado ne pouvait pas tomber dans un piège aussi grossier! Mado elle-même se sentit un peu gênée de ce manque de franchise et de subtilité. Mais elle ne pouvait ou plutôt ne voulait plus reculer. Aussi encouragea-t-elle le Chercheur de Trésor, allant de soupir en ébahissement.

Le petit homme lui vit alors, dans les seules lignes de sa main gauche, une fascination marquée pour le mystère et le besoin d'épater son entourage...

Benoît n'y tenait plus:

— Je suppose que vous avez justement en vente ce bel objet historique, plein de mystère et de nature à épater les amis!

Mais le chercheur fit mine de ne pas entendre, fixant intensément Mado dans le fond des yeux et lui pressant la paume de la main. Mado souriait. Benoît était crispé et avait les mains moites.

Le petit homme profita alors de ce moment de silence oppressant pour sortir de derrière son comptoir et se diriger à pas lents vers la vitrine. Mado et Benoît purent ainsi constater que le Chercheur de Trésor boitait et qu'une canne était liée à son poignet gauche, comme des menottes à un criminel...

Il faisait très chaud...

En revenant vers le comptoir, l'homme se dirigea droit vers Mado et déposa le «Coffret de la Corriveau» dans ses mains.

C'était un coffret bombé et grand comme une boîte à lunch. Il était fait de lamelles de pin vernies et liées entre elles par un squelette de fer noir. Une petite serrure en ornaît aussi la face, mais elle ne contenait pas de clé.

L'homme sortit alors une chaînette de sa poche de veston et la passa au cou de Mado. La clé, qui y était liée, reposait maintenant juste au-dessus de ses seins, cachant partiellement le pendentif de cuivre que Benoît lui avait donné.

Celui-ci, d'ailleurs, sentant sa pression monter, se lança précipitamment entre Mado et le Chercheur de Trésor, criant à l'un de cesser ce cérémonial ridicule et à l'autre de rentrer immédiatement à la maison avec lui.

— Mado, c'est ce coffret stupide ou moi.

— Je veux ce coffret, cria-t-elle encore plus violemment que lui, et c'est toi qui es stupide!

Benoît, comme un enfant contrarié, tapa brusquement du pied et sortit en criant: «Je m'en vais!»

Mado resta donc seule avec le petit homme. Mais le départ précipité de Benoît l'avait un peu refroidie. Alors l'homme, sentant la jeune femme hésitante, enchaîna aussitôt:

— Mademoiselle, la sauvegarde de cet objet étant mon plus cher désir et, certain que vous saurez le garder avec amour et le transmettre aux générations futures, je suis prêt à vous le céder à un prix dérisoire. Disons soixante dollars.

L'affaire fut rapidement conclue. D'autant plus qu'en ne payant ce coffret que soixante dollars, il resterait assez d'argent pour payer le loyer. Benoît serait ainsi satisfait.

Mado s'en alla donc prendre le métro avec le «Coffret de la Corriveau» sous le bras et la clé dans le cou, laissant derrière elle, partout sur les terrasses, une génération attablée, discutant, sirotant, draguant et faisant des affaires...

En marchant sous les érables alignés de sa rue, Mado pensa qu'elle l'avait bien possédé, le petit Chercheur de Trésor. Mais elle n'eut pas le loisir de pousser bien loin sa réflexion. En arrivant chez elle, en effet, elle eut beau appeler et regarder dans toutes les pièces, Benoît n'y était pas. Au bout de quelques minutes, posée sur la table de la cuisine, elle trouva une courte lettre laconique, signée de la main de Benoît, et qui la sidéra.

Mado,

Cela ne peut plus durer. J'en ai assez de ce genre de vie.

On n'arrivera jamais à rien comme ça. Je m'en vais passer quelques jours à la campagne, chez mon frère.
On verra après...

Benoît

En vérité, Mado prit fort mal la chose. Elle téléphona d'abord au lac Noir, chez Pierre, le frère de Benoît, qui n'était encore au courant de rien, et l'abreuva d'insultes.

Puis elle alla s'asseoir sur le balcon, à l'arrière, écoutant jusque vers huit heures les enfants jouer au *cowboy* dans la

ruelle. Et à l'heure où les mères appellent leurs enfants, elle décida d'aller se coucher.

Vers onze heures, le sommeil ne lui était pas encore venu. Elle regardait le plafond sombre, ni près ni loin. Elle pensait de plus qu'elle était bien idiote d'aimer un type aussi scrupuleux et à cheval sur les principes!

Alors, éreintée de tant d'insomnie, elle décida de se lever. Elle pensa aussi qu'un petit sandwich avec des tranches de banane et du beurre d'arachides ne pourrait lui faire que du bien. D'ailleurs, Benoît et elle ne se relevaient-ils pas souvent, après avoir fait l'amour, pour un sandwich aux bananes et au beurre d'arachides? Elle retourna dans la cuisine, plus seule encore que dans son insomnie.

Et c'est là qu'elle se retrouva face au coffret, ce coffret stupide qui avait tout déclenché. Poussée par une colère sourde, elle le jeta sur le sol, puis le frappa à nouveau du pied. Le coffret alla s'échouer contre le mur, tout près de la lampe torchère. Un jet de lumière heurta alors la serrure et vint éclater dans les yeux endormis de Mado.

Alors sa colère tomba. Elle pensa, à raison d'ailleurs, que l'histoire du coffret n'avait provoqué qu'une larme de plus, et que si cette larme avait fait déborder le vase, ce n'était que parce que celui-ci était déjà plein. En fait, cet incident n'avait-il été déterminant que par la position qu'il avait occupée par rapport aux précédents! De même elle s'étonna, étourdie qu'elle avait été — et en cela, l'espace d'une seconde, elle fut près de donner raison à Benoît — d'avoir acheté le «Coffret de la Corriveau» sans même l'ouvrir!

Elle s'empressa donc de chercher la clé qui pendait à son cou et la trouva sans peine, toujours recouvrant le pendentif de Benoît. Elle pensa d'ailleurs un peu à lui, comme à une image lointaine, un souvenir flou, tapi dans le brouillard.

En se penchant sur le coffret, comptant ne rien découvrir de bien extraordinaire dans ce qu'elle reconnaissait maintenant comme ayant été un attrape-nigaud, elle pensait

davantage à son sandwich aux bananes et au beurre d'arachides qu'au piège diabolique, le sien de piège, dont elle allait activer le mécanisme...

Cette nuit-là, Benoît ne put non plus trouver le sommeil. Son frère Pierre l'avait aussi vertement sermonné à son arrivée, lui reprochant, comme Mado, son manque de fantaisie, d'humour et d'émerveillement.

Déjà il était enclin à s'accorder une bonne part du blâme. Il cherchait avidement en lui-même les raisons de son caractère et de sa conduite. Il pensait à son père, cet homme droit, juste et respecté; à sa mère, joueuse, ricaneuse mais vertueuse; à son grand-père paternel, rigide et profondément religieux, et à sa grand-mère, soumise et laborieuse; à son grand-père maternel, plus aventureux, et véritablement à l'aise qu'en société, et à sa grand-mère, une sainte femme...

Il pensa aussi à son enfance (on pense toujours à son enfance dans les coups durs), une enfance heureuse et sans souci, entre la droiture et la performance scolaire, entre les jeux organisés et les débuts de la télévision...

Il ne savait plus s'il avait eu tort ou raison. Et comme tous ceux qui ne savent s'ils ont tort ou raison, il opta pour un juste milieu. Mais cela impliquerait que Mado et lui fissent chacun la moitié du chemin...

Il tournait et retournait sans cesse tous les arguments dans sa tête. Ce ne fut que vers quatre heures du matin qu'il comprit que toute cette agitation intérieure n'était pas signe d'autre chose que de son amour pour Ile.

Puis, il s'habilla rapidement, comme un amant surpris, et lança sa Honda sur l'autoroute en direction de Montréal et de sa Mado.

Lorsque Benoît atteignit le quartier Rosemont, le soleil pointait dans son rétroviseur, au bout de la rue Bellechasse. Cela eut pour effet de le ramener un peu à la réalité. Ses rêves de bonheur parfait ne résistaient pas à la lumière du jour. Et puis, le sommeil commençait à le gagner en grignotant ses derniers efforts de concentration. Maintenant, le soleil lui faisait mal aux yeux.

En fait, Benoît était victime de cette période de creux d'insuffisance d'énergie et de lassitude qui anéantit souvent les non-habitués de la nuit au lever du soleil. Aussi entra-t-il chez lui avec l'esprit lourd et le corps fonctionnant comme au ralenti.

Or, son organisme enregistrera une sérieuse et soudaine hausse de pression lorsqu'il constata que l'appartement était vide! Mado n'y était plus. Ni les meubles, ni son linge, ni ses petits objets quotidiens, tels sa collection de timbres, sa pipe ou ses outils. Rien. Ni store, ni rideau, ni tapis. Plus rien. Rien, sauf ce damné coffret, là, par terre, près du mur!

Benoît n'en croyait pas ses yeux! Elle était partie, emportant tout avec elle. C'était à peine croyable! Il pensa aussi que cela justifiait bien ses appréhensions et qu'il avait bien fait de revenir cette nuit-là.

Mais sitôt qu'il eut pensé cela, il se demanda comment elle avait bien pu opérer ce déménagement aussi rapidement! Et il conclut aussitôt — et cette réflexion eût porté bien des femmes à la colère — qu'il y avait un autre homme là-dessous. Sur ce, il se laissa rouler sur le parquet et gagner par le sommeil... le sommeil du juste.

Ce sont les cris des enfants revenant de l'école qui l'éveillèrent et peut-être aussi la résistance du parquet à la hauteur des omoplastes et des fesses, et puis les courbatures... et un fort torticolis.

Sa première pensée fut pour lui-même. Il se demanda en effet s'il allait s'éveiller ou s'endormir, si la réalité allait dépasser le rêve ou si la vérité en lui était plus forte que la fiction! Et il fut déçu de constater que vérité, rêve et fiction n'étaient tous qu'une même chose. Car l'appartement avait bel et bien été vidé! Il avait beau regarder tout autour de lui, il n'y avait toujours plus qu'un seul objet: le coffret. Il n'y avait plus qu'une solution: s'en aller à son tour.

Benoît prit donc le coffret sous son bras et partit sans regarder derrière lui.

Mais que faire? Où aller? Il était depuis quelques minutes à peine conscient de sa solitude que déjà elle lui pesait! Et

il ne voyait personne dans son entourage qui pût l'héberger. Personne, sinon peut-être Émile, son inséparable confrère de travail. Le surdoué et débonnaire Émile. Le raté sympathique. L'érudit complètement gavé d'alcool et de «pot». Son ami Émile.

Benoît téléphona chez Émile, mais il n'eut pas de réponse. Il essaya au cegep; Émile était parti manger! Et où Émile allait-il manger et boire le vendredi, sinon à une terrasse de la rue Saint-Denis? C'est cette direction que prit Benoît.

Le hasard, cet abominable don du ciel et de la terre réunis, l'amena à stationner sa Honda tout près de la boutique à l'enseigne du Chercheur du Trésor! Ce fut sans doute afin d'accuser le sort de ses malheurs et de prendre une certaine revanche sur le petit homme maniéré que Benoît, avant d'aller traîner d'une terrasse à l'autre au bras conciliant d'Émile, s'en alla directement à la boutique reporter cet inutile coffret.

À sa grande surprise, le petit homme le reçut avec chaleur, s'enquérant de la santé et de la bonne humeur de sa jeune cliente de la veille.

Or Benoît n'attendait que cela. Lui à qui on avait jusqu'ici adressé tous les reproches se lança dans une violente diatribe qui fit tout comprendre au Chercheur de Trésor. Celui-là d'ailleurs — et Benoît ne fut pas sans le remarquer — esquissa un léger et discret sourire, empreint de mystère et de satisfaction, car l'homme savait qu'il venait de trouver un trésor! Ce sourire attisa bien sûr la colère de Benoît.

Mais l'homme derrière le comptoir, désireux de couper court à cet exutoire et de reprendre au plus tôt son coffret, offrit de racheter ce dernier pour cinquante dollars.

Le sang de Benoît ne fit qu'un tour.

— Quoi! Un coffret que Mado a payé cent dollars hier seulement. Comment voulez-vous que j'arrive, moi, avec seulement cinquante dollars? Je n'ai plus rien. Plus de meubles ni vêtements. Rien.

Le petit homme parut encore plus satisfait, mais dé-

guisa sa joie en peine, ce qui est plus facile que son contraire, et offrit à Benoît de lui rendre les cent dollars.

Surpris à son tour, Benoît accepta l'argent et repartit aussitôt, avant que l'homme ne changeât d'idée et sans même le saluer. Mais il pensa aussi que le Chercheur de Trésor, au fond, n'était pas un mauvais type.

Une fois Benoît parti, l'homme avait immédiatement fermé la porte à clé et tiré les rideaux de nuit. Il ne lui était même pas venu à l'idée qu'il avait perdu quarante dollars dans l'échange.

Il avait tout de suite téléphoné à son plus fidèle client qui, jusqu'au premier juillet, séjournait dans une île des Antilles.

«Mon cher maître, lui avait-il dit, tout en entendant le murmure de l'océan, j'ai un nouveau coffret pour vous. Il s'agit cette fois d'une fort jolie blonde dans la vingtaine... Oui, je suis certain qu'elle vous plaira... Bien sûr, maître, toujours au même prix... et par la filière habituelle...»

Puis il avait raccroché, fier de son marché, et s'en était allé, se frottant les mains, passer le reste de la journée à une terrasse en pensant qu'un jour son petit pécule lui permettrait de garder la fille... comme ce jour-là il avait gardé les meubles...